

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'EAU D'ERABLE

COLLÈGE DE ST-LAURENT, 5 mai 1890.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je viens de lire la courte réponse que vous avez faite, dans votre numéro d'avril, à la 4e question de votre correspondant du collège de Rigaud. Je la trouve tout-à-fait acceptable, si au lieu du mot "aussi" vous aviez employé [1] l'adverbe *surtout* ou *principalement*. En effet l'eau d'érable au printemps est puisée dans les vaisseaux du système ligneux [2] où se trouve la sève ascendante non encore élaborée. Mais comme le fait judicieusement remarquer l'illustre botaniste américain Gray, "ce fluide imbibé par les racines [3] et introduit aussitôt dans la plante, se mêle vite" par l'effet physique de l'osmose [4] "avec un peu de la sève élaborée descendante [5] qu'il rencontre en chemin et qui lui donne une saveur sucrée, comme [6] dans l'érable." *This fluid, imbibed by the roots, upon its introduction into the plant, is at once mingled with some elaborated sap it meets with; thus becoming sweet in the maple.* (Introd. to Structural Bot. p. 190).

JOSEPH CARRIER, C. S. C.

[1] Vous eussiez employé ne serait-il par préférable ?

[2] *L'eau d'érable au printemps est puisée dans les vaisseaux du système ligneux.* Si les mots français ont quelque valeur, ceci n'est rien moins qu'une hérésie scientifique. L'eau d'érable au printemps n'est pas puisée dans les vaisseaux du système ligneux, mais bien dans le sol, par les racines.

[3] Il est heureux que notre correspondant nous ait donné le texte de Gray, car sa traduction est très défectueuse. Il traduit *imbibed* par imbibé; le premier dictionnaire anglais venu lui aurait fait connaître que *imbibe* avec un complément direct, signifie ABSORBER, et la phrase " ce fluide imbibé par les racines " n'est certainement pas française.

[4] Aucun des dictionnaires à notre disposition n'a pu nous renseigner sur la signification de ce mot nouveau " osmose." Mais comme nous avons souvenance des quelques mots grecs qu'on nous a fait mâcher dans nos classiques, *ósmos* signifiant impulsion, nous supposons qu'on veut signifier que par une certaine impulsion, ce liquide puisé dans le sol, force les portes des chambres de ceux demeurés dans l'arbre, pour se mêler avec eux. Mais ne serait-ce pas alors *endosmose* qu'on aurait voulu dire? Ce mot est parfaitement connu des botanistes et répond exactement à l'idée qu'on a voulu exprimer.

Nous ferons observer à notre savant correspondant que lorsqu'il s'agit de discussions ou de polémiques, il faut être très précis dans les termes qu'on emploie, pour ne pas prêter à de fausses interprétations; et à la guerre, lorsque les traits pleuvent de toutes parts, malheur à celui qui abaisse le bouclier en prêtant le flanc.

[5] Gray dit, en parlant du liquide puisé dans le sol: " *is at once mingled with some elaborated sap it meets with*; et on lui fait dire: se mêle vite avec un peu de la sève élaborée descendante qu'il rencontre en chemin. Comment descendante? Notre correspondant prétendrait-il qu'il y a sève descendante dès le printemps, avant même le développement des feuilles? N'est-ce pas plutôt, comme l'insinue le savant américain, que le liquide puisé dans le sol, pénètre, en vertu de l'endosmose, dans les cellules où se trouve la sève en partie élaborée, se mêle avec elle pour continuer sa marche jusqu'aux extrémités de la plante pour le développement des bourgeons?

que par l'action continue des racines, l'évaporation étant alors presque nulle par l'abaissement de la température, et les feuilles n'existant pas encore pour rendre la sève assimilable, toutes les cellules de la plante se trouvent gorgées de sucs, si bien qu'en pratiquant une entaille en quelque partie, on voit aussitôt ces sucs s'écouler par les issues qu'on leur offre.

[6] *Thus becoming sweet in the maple*, on traduit : qui lui donne une saveur sucrée *comme* dans l'érable. "Comme" est ici de trop, et nuit à la clarté du texte.

Nous remercions bien sincèrement notre savant correspondant de ses remarques, elles ne peuvent que produire un bon effet. La physiologie végétale a encore bien des arcanes, même pour les savants ; on ne peut donc qu'applaudir au courage de ceux qui se dévouent à les sonder.

NOUVELLE LETTRE DE RIGAUD.

Rigaud, 15 mai 1890.

..... Je vous remercie beaucoup des renseignements que vous me donnez par votre *Naturaliste*. Je ne pense pas que vous trouviez de contradicteurs sérieux sur votre théorie de l'eau d'érable.

Avez-vous vu déjà, dans des mares d'eau, des êtres vivants, de la grosseur à peu près d'une graine de mil ? Ces petits animaux sont des mollusques bivalves, qui ont la faculté de se mouvoir très bien dans l'eau. Ils paraissent tachetés de noir sur les côtés près de la charnière. Si par hasard ils vous avaient échappé jusqu'à présent—ce qui est peu probable—je pourrai vous en envoyer.

J. E. D.

Notre intelligent correspondant a pu voir par l'article qui précède que notre théorie sur l'eau d'érable a rencontré quelque dissidence en certain quartier.

Quant à l'animalcule aquatique qu'il mentionne, ce n'est pas un mollusque, nous ne connaissons aucun mollusque bi-

valve d'aussi faible dimension ; c'est un crustacé, de l'ordre des Lophyropes de Latreille, de la famille des Cladocères, qui porte le nom de DAPHNIE. Les Daphnies se distinguent par deux antennes en forme de bras entièrement découvertes, à peu près de la longueur du corps. Une coquille bivalve, à demi transparente, renferme le thorax et l'abdomen, mais non la tête qui se courbe en forme de bec ; la partie postérieure est terminée par une petite queue. La tache noire que l'on observe sur le dos est un amas d'œufs pour la reproduction de l'espèce. Cette tache à l'automne est bien plus accentuée. On prétend qu'elle contient des œufs qui, renfermés dans la dépouille de la mère qui va périr, serviront à la reproduction de l'espèce au printemps suivant. L'espèce en question est la *Daphnia pulex*, Linné, qu'on appelle vulgairement *puce aquatique*. Ce nom de puce lui vient de ce qu'en nageant au moyen de ses pattes, elle exécute de temps en temps des petits sauts pour accélérer sa course.

Il nous fait plaisir de constater que notre zélé correspondant ait pu remarquer ces animalcules quasi microscopiques. La nature est pleine de mystères et de merveilles ; il suffit d'ouvrir les yeux pour les reconnaître ; mais peu nombreux sont ceux qui portent leur attention sur des objets si peu apparents.

Nous recevrons avec plaisir les spécimens qu'on voudra bien nous envoyer, peut-être pourrions-nous constater la présence d'une espèce différente.

LE FOND DE LA MER

Qui n'a pas entendu dire : Si on pouvait dessécher la mer, que de chose ne verrait-on pas ! Et bien ce mystère est aujourd'hui expliqué ; on connaît le fond de la plupart des mers aussi bien que la surface du globe dans ses diverses parties.

Mais c'est surtout le fond de l'Atlantique que l'on connaît plus particulièrement, les différents câbles télégraphiques qu'on y a tendus, ayant nécessité une étude sérieuse des fonds sur lesquels ils devaient reposer, pour ne pas les exposer à des érailllements et à leur rupture par le frottement sur des pics abruptes ou des arêtes de roches trop tranchantes.

Les sondages que l'on a pratiqués en 1853 entre les Azores et Terre-Neuve, et ceux plus récents entre l'Irlande à la même île de Terre-Neuve, ont fait connaître parfaitement la plaine sous-marine que recouvre l'Atlantique dans sa partie boréale. On connaît aussi bien cette plaine aujourd'hui qu'aucune autre des continents européen et américain.

On sait que c'est entre Valentia sur la côte d'Irlande, et la baie de Trinité sur celle de Terre-Neuve, qu'est tendu le câble en question. Or, entre ces deux points, s'étend une plaine centrale de plus de 1000 milles de largeur sur une étendue totale de 1700 entre les deux côtes, tellement unie, qu'un chemin de fer qui y serait placé aurait à peine besoin de freins, tant les inégalités du fond sont peu sensibles, bien que la profondeur varie de 10,000 à 15,000 pieds, et qu'il est même des endroits où l'on pourrait loger le Mont Blanc sans qu'il pût montrer sa cime au-dessus de l'eau.

A partir de Valentia, se trouve une descente de 200 milles avant d'atteindre la plaine centrale. Au delà de cette plaine de 1000 milles de large, commence la montée américaine qui s'élève graduellement jusqu'à la rive de Terre-Neuve.

Et on n'a pas seulement reconnu la topographie de la distance mesurée, mais encore les animaux qui y habitent. Nous disons les animaux, cependant, quoique en quantité innombrable, ils se rangent tous dans la même espèce. On sait qu'à de grandes profondeurs dans la mer, la vie des animaux supérieurs, parfaitement organisés, n'est plus possible, la densité de l'eau à de telles profondeurs, la privation de la lumière ne permettraient pas la vie à de tels animaux. Aussi ceux que

l'on a trouvés au fond de cette vaste mer, sont-ils tous de ces êtres primitifs qu'on a hésité longtemps à ranger dans le règne animal.

La vaste plaine sous-marine de l'Atlantique est tapissée presque partout d'une couche de vase composée presque entièrement de ces animalcules qu'on nomme Globigérines. Les Globigérines sont ces petits animaux dont les débris composent la craie qu'on trouve en couches d'immense étendue dans les entrailles du globe. Ce ne sont en réalité que des particules de matière glaireuse, sans membres définis d'aucune façon, sans bouche, sans nerfs, sans muscles. Cependant ces particules sans forme sont capables de se nourrir, de croître, d'absorber le carbonate de chaux en dissolution dans l'eau de mer, et de se multiplier par millions et par milliards, jusqu'à former de leurs débris des couches de plusieurs centaines de pieds d'épaisseur, comme on les trouve dans les terrains secondaires de l'écorce solide du globe.

Il n'y a pas de doute que les couches de craie ne soient la vase des anciennes mers, comme les Globigérines continuent encore à faire le fond des mers actuelles. Les restes d'animaux supérieurs qu'on trouve dans les couches de craie sont une preuve que les Globigérines n'ont pas été seulement de ces êtres primitifs parus à l'aurore de la vie sur la terre, pour disparaître ensuite, mais ont survécu à toutes les évolutions du globe, pour continuer encore de nos jours leur rôle en se multipliant à l'infini.

Mais on trouve de la craie sur des points fort élevés des continents, il faudrait donc que la mer se serait étendue là, puisque les Globigérines sont des animaux essentiellement marins ? Sans aucun doute ; ce qui est terre aujourd'hui était sous l'eau autrefois ; et qui sait si le fond de nos mers actuelles n'étaient pas alors des continents. Les fossiles marins que l'on trouve sur des montagnes fort élevées sont une preuve évidente que leur surface s'est élevée du fond de la mer qui les recou-

vrait, à la hauteur où nous les trouvons aujourd'hui. On sait par quels cataclysmes à passé notre globe, c'est par l'effet de ces bouleversements que les montagnes ont été produites en surgissant souvent du fonds des eaux.



UN NATURALISTE AUX ILES DE LA MADELEINE.

(Continué de la page 214.)

Nous allons le soir, en compagnie de M. Payette, faire une nouvelle visite chez M. Chevrier. Les braves gens sont tous joyeux de nous recevoir ; c'est un fait unique, disent-ils, de voir quatre prêtres à la fois dans une maison de nos îles, nous pourrions nous glorifier d'avoir eu les premiers cet honneur.

Vendredi 2 août. A 5 h. ce matin M. Payette se remet en route pour retourner à son poste, et presque en même temps M. Pouliot part pour les malades au Hâvre. Tout l'avant-midi ne fut que des intervalles de beau temps alternant avec la pluie. Dans l'après midi, M. Pouliot ayant gracieusement mis sa voiture à notre disposition, nous partons, M. Bégin et moi avec Vilbon le garçon de service du curé, pour le Hâvre Aubert, que je tenais fort à connaître plus particulièrement, surtout pour explorer les grèves de l'autre côté de cette étroite langue de terre, ou plutôt de ce banc de sable qui encercle le port intérieur en ne lui laissant qu'une ouverture assez étroite.

Vilbon qui est bien au fait de toutes les manœuvres des insulaires, et connaît parfaitement tout le littoral de cette île, nous pilote dans notre excursion. Comme j'étais muni de bonnes bottes en caoutchouc, je me promène tout à mon aise dans l'eau, toujours peu profonde, excepté au débouché d'un petit ruisseau qui m'oblige à faire un long détour dans l'eau de cet estuaire. M. Bégin pour me suivre dut se confier à Vilbon qui trouva une légère embarcation pour le traverser.

Mais quelle désolation ! dans l'eau comme sur la plage, rien, absolument rien à recueillir. Passons de l'autre côté, dis-je, c'est à dire traversons le banc de sable pour voir la grève de la pleine mer. Nous le traversons, et, rien de nouveau ; quelques valves usées de moules ou de palourdes, des débris de manches-de-couteaux (*Solen*), et en certains endroits des amas d'algues des plus communes que le flot à amenées sur la plage pour les enterrer à demi dans le sable mouvant.

Nous aurions plus de chances, nous dit Vilbon, en explorant le banc de sable, car la mer le couvre en partie dans les gros temps, et souvent les coquillages jetés là par le flot ne peuvent s'en retourner. Il avait raison, nous pouvons faire là une abondante récolte de bons spécimens, quoique non vivants, de *Mytilus edulis*, *Mactra solidissima*, *Solen ensis*, *Mya arenaria*, et d'une petite Vénus que je rencontrais pour la première fois, la *Venus Sayi*.

Il passait 6 h. lorsque nous reprîmes notre voiture pour le retour, plus contents de notre récolte que de toutes celles qui l'avaient précédée.

Comme je voulais prendre une liste aussi complète que possible de toutes les productions naturelles des îles qui tomberaient sous ma vue, je donnais une attention toute particulière aux plantes que je rencontrais. Je fis remarquer à M. Bégin, en un certain endroit de la route, une touffe de Camarine (*Empetrum nigrum*) qui s'échappant du sommet d'une butte sablonneuse que l'on avait coupée pour le chemin, couvrait de son épaisse verdure un espace considérable du talus. Quel parti ne pourrions-nous pas retirer de cette plante pour bordures dans les jardins, si elle pouvait se prêter à la culture sur les terres élevées ! Mais elle appartient à la mer, et ne souffre pas qu'on l'en éloigne.

Nous passons sur la route les voitures venant des concessions pour amener les femmes au Bassin, pour la préparation du poisson à l'arrivée des barges. Une charrette des plus pri-

mitives, traînée par une vache, en contient d'ordinaire deux ou trois sans compter les enfants qui, ici comme ailleurs, lorsqu'ils ne sont pas utiles, aiment cependant à se trouver partout, et se font des fêtes des événements les moins dignes d'attention.

C'était la première fois que je voyais la nourricière des familles pauvres, la pourvoyeuse de toutes les tables, réduite à remplacer le cheval comme bête de trait, et j'avoue qu'elle attira ma pitié, il me semblait que c'était ravalier cette noble bête, qui paye d'ailleurs si généreusement ses dépenses, que de l'astreindre à cet esclavage.

Une particularité des femmes de ces îles c'est qu'elles paraissent très avares de leur temps, partout on les voit à l'ouvrage, lorsqu'elles ne sont pas à empiler la morue ou à l'étendre sur les *chaufauds*, c'est le tricotage qu'elles ont à la main ; rencontrez femmes, filles, à pied, en charrettes, partout la laine tourne sur la broche :

De retour au presbytère, arrivent presque en même temps que nous deux religieuses du Hâvre-aux-Maisons, chacune avec son conducteur dans un cabrouet. C'était Srs St-Grégoire et St-Joseph, de la Congrégation de Montréal, qui venaient ici faire leur récolte, ou plutôt retirer leurs rentes. Il faut dire qu'ici la monnaie la plus commune est la morue, la dîme au curé se paye en morue, la pension au couvent s'acquitte avec de la morue, le prix d'un cheval, d'une vache est stipulé en morue. Mais cette morue équivaut à de l'argent, car les marchands la prennent partout en paiement.

Les bonnes Sœurs, peu habituées à des voyages si fatiguants, étaient épuisées à leur arrivée. Elles venaient collecter les dettes de pension d'élèves de l'endroit, découvrir de nouvelles recrues, visiter leurs anciennes élèves etc. La Congrégation de Montréal ne compte pas moins actuellement de six religieuses des îles de la Madeleine.

Comme M. Pouliot devait aller faire l'office au Hâvre Aubert le dimanche 4 août, nous nous chargeons, M. Bégin et

moi, des offices paroissiaux au Bassin, mon jeune ami chante la grand'messe, et je porte la parole. De ma vie je n'avais vu encore auditoire plus simplement mis, plus modeste, plus attentif et plus respectueux. Jamais femme ne peut se montrer plus modeste que toutes celles que l'on rencontre ici. Ces modes extravagantes, coiffures à la chien, chapeaux en gamelles qu'un accident quelconque aurait dérangées dans leur régularité en leur faisant perdre l'équilibre, cocardes provocatrices empruntées aux soldats, boursoufflures postiches simulant de disgracieuses difformités, rien de tout cela ne se rencontre ici. C'est la simplicité qu'on rencontrait partout dans nos campagnes il y a cinquante ans qui trône encore ici, cette simplicité que j'ai vue dans mon enfance, dans les riches paroisses du comté de Nicolet, et avec elle, comme compagne inséparable, la pureté des mœurs, la vivacité du sentiment religieux, la fidèle pratique des devoirs du chrétien, et par suite la paix, le contentement et les bénédictions du ciel dans les familles. Je n'ai pas manqué de leur en faire un compliment à ces braves' gens, et de les encourager fortement à conserver ces précieuses coutumes de nos ancêtres, à veiller scrupuleusement sur l'invasion du luxe, ce redoutable ennemi qui est la ruine des familles et souvent la perte des âmes.

Comme le curé m'avait aussi prié d'insister sur l'importance de l'éducation, je leur en dis aussi quelques mots. Je leur fis voir que c'est uniquement par l'éducation que leur co-nationaux, les Acadiens, étaient parvenus à sortir de leur obscurité, à faire reconnaître leurs droits, à s'assurer tant dans le gouvernement de leurs provinces que dans le fédéral, la part d'influence qui leur est due, à faire comprendre que les fils des victimes de 1755, pouvaient aujourd'hui marcher de pair avec les fils de leurs vainqueurs, disons mieux, de leur bourreaux. Un moment on a cru pouvoir les anéantir ; l'exil, les spoliations, les massacres ont eu libre cours, mais en vain ; ce peuple ne pouvait périr, car il avait en lui les semences d'une vie éter-

nelle, la foi qui vivifie tout, et la vertu qui donne le courage et la force.

Lundi, 5 août, temps superbe, toutes les barges au large. Nous allons le soir à leur arrivée, toutes sont bien remplies, une surtout qui est allée sur un banc éloigné rapporte dans son amas 8 à 10 pièces magnifiques mesurant jusqu'à 4 p. 9 pouces de longueur et ne pesant pas moins de 70 lbs. Je ne manque pas de faire ouvrir l'estomac de ces grosses pièces, espérant y trouver quelques mollusques des grandes profondeurs ; mais on dirait que l'uniformité règne partout ici, sur les grèves sablonneuses, 5 ou 6 espèces seulement se répètent, et voici que ces gros poissons ne nous rapportent des profondeurs que deux espèces différentes et rien autre chose, un mollusque, la *Cyrtodaria siliqua*, Chemnits, et un crabe à front pointu, une espèce du genre *Maia*.

Le mercredi 7, nous partons deux voitures, M. Bégin avec M. Chôlet, et M. le curé avec moi pour aller rendre la visite de M. Payette au Hâvre-aux-Maisons.

Nous prenons la route qui suit le bord de la mer, pour nous faire voir l'île dans toutes ses parties. C'est à peu près la même distance que par celle qui traverse l'île vers son milieu, mais nous avons l'avantage par la première d'avoir partout des points de vue variés et des plus agréables ; à notre gauche c'est toujours la mer à perte de vue, lorsque des promontoires aux flancs escarpés, qu'on dirait saignants par la couleur rouge qu'ils étalent, ne viennent pas s'interposer pour quelques instants ; et à notre droite c'est partout des cultures avec les résidences propres des propriétaires, généralement en retraite sur le chemin.

Il est rare qu'en portant nos regards du côté de la mer nous ne voyions pas quelques voiles ; ce sont les barques des pêcheurs s'éloignant de terre ou revenant du large, ou encore visitant leurs rets tendus pour le maquereau.

Mais bientôt tous les petits accidents de terrain qui nous varient si agréablement les points de vue cessent, et nous nous trouvons ramenés sur la plage sablonneuse pour la traversée du goulet qui sépare les deux îles. Il nous faut faire, comme d'ordinaire, un détour dans l'eau, mais la marée est au point convenable, et le trajet s'opère assez rapidement.

Nous traversons le village des pêcheurs de l'Étang-du-Nord, et prenons la route qui conduit à l'église. N'y ayant point de curé résident, l'église et le presbytère sont fermés, cependant nous y faisons une petite halte, pour attendre nos compagnons de route dont le cheval avait paru fatiguer en traversant la dune. Ils arrivent peu après, décidés à se procurer une autre bête, la leur étant rendue. Nous les laissons prendre des arrangements avec les gens de l'endroit et continuons la route. Nous nous trouvons bientôt sur le sommet d'une haute colline qui nous donne vue sur tous les environs. Nous voyons la route devant nous qui s'allonge en une pente fort rapide. M. Pouliot n'ayant pas eu la précaution de mettre son cheval au pas au début de cette descente, l'animal s'emporte, prend le mord aux dents, et dévore la pente en sauts prodigieux. Nous avons plus d'un demi mille de semblable descente, avant de traverser un petit ruisseau pour remonter ensuite. Saisissez les guides et dirigez droit, dis-je à M. Pouliot, car si vous le harcelez il va tomber et nous faire rompre le coup. Nous descendons toujours dans cette course furibonde, la moindre petite ornière nous mettant tout près de renverser ; heureusement que nous passons le pont droit au milieu et que la bête s'apaise en remontant de l'autre côté. Nous mettons pied à terre pour nous remettre de notre émotion, puis il nous faut retourner chercher canne, parapluie, et le chapeau de M. Pouliot que nous avons semés à plus de 10 arpents dans les cahots de la route. Le cheval était cependant une forte bête, paisible, mais était venu incontrôlable parce qu'il n'avait pu résister à la raideur de la descente au début. Si jamais vous sollicitez un

diplôme d'automédon, dis-je à M. Pouliot, je serai forcé de voter contre vous, car de ma vie je ne me suis trouvé dans une position plus périlleuse.

Mais nous voici arrivés au goulet qui sépare ici encore les deux fles. Ce n'est plus à gué qu'on traverse celui-ci, mais dans un prosaïque bac comme on en voyait partout autrefois. Cette passe est trop profonde pour permettre le passage à gué. D'un autre côté, elle est bien moins large que celle qui sépare l'Etang-du-Nord du Bassin. On nous dit que dans les gros temps le passage au bac devient impossible, il ne reste donc que la barge des pêcheurs pour atteindre l'autre rive lorsque le vent souffle avec trop de violence. Heureusement que l'église n'est pas éloignée de l'autre côté.

Le presbytère est spacieux, et sans étalage de luxe, il est très convenablement monté. Un jardin au devant, qui n'est séparé de l'église que par un passage assez étroit, étale un assez bon nombre de fleurs, capucines, pieds-d'allouette, aconit, spirée, pensées, pavots, mignonnette, etc.

Le couvent est en arrière de l'église, sur une élévation qui lui donne une fort belle apparence. C'est une construction en bois, assez vaste pour le nombre d'élèves que les Sœurs reçoivent d'ordinaire des fles. Nous y retrouvons les deux Sœurs que nous avions vues au Bassin, St-Grégoire et St-Joseph et en outre Ste-Eudoxie.

L'église est en bois et très bien tenue. On a un grand avantage ici sur la côte de Gaspé pour les constructions en bois, c'est qu'on possède d'habiles charpentiers, qui savent donner à ces constructions la solidité convenable pour résister aux bourrasques qui parfois les assaillent. J'ai vu un dimanche à Percé, lors d'un gros vent, les murs de l'église osciller sous les efforts des rafales, en faisant entendre de sinistres craquements dans toutes les jointures de la charpente. Disons aussi que les bardeaux sciés dont on revet les lambris ici, ne contribuent pas peu à ajouter à la solidité de l'édifice.

Je dis que les églises sont bien tenues, il ne faudrait pas en conclure qu'elles étalent des décorations, des sculptures, des dorures comme on en voit presque partout dans nos vieilles paroisses ; non, elles affichent un état de simplicité en rapport avec les goûts et la mise des fidèles qui les fréquentent. On semble lire en effet, en les examinant en détail, dans presque toutes les parties : manque de fonds, à améliorer plus tard.

Je ne sais si le trajet avait aiguisé le goût d'un chacun, toujours est-il qu'on nous servit au souper du maquereau que tout le monde proclama excellent, en rendant à l'habile cuisinière la part de mérite qui lui revenait pour son exquise préparation.

Havre-aux-Maisons, 8 août.—Le soleil se lève rouge ce matin, et le vent vient du N. E., ce qui nous fait présager du mauvais temps.

La grève ici est à trois pas du presbytère et paraît n'être ni vaseuse, ni sablonneuse, mais en partie couverte de gravier que le vent y amoncelle dans les gros temps. Je ne tarde pas à aller y faire une inspection. Je trouve partout de superbes morceaux de gypse, quelquefois d'un beau cristallin qui les ferait prendre pour des plaques de verre ; le plus souvent cependant ils sont plus ou moins colorés en rouge ou en gris par le mélange de parties terreuses. J'en remarque des veines considérables dans la falaise du rocher qui borde la mer ; on pourrait peut-être les exploiter avec profit, cependant, ce ne pourrait être que comme engrais pour les champs, car les plâtres qui servent au moulage et aux enduits doivent être beaucoup plus purs, n'avoir aucun mélange de parties terreuses.

En plusieurs endroits je trouve des rochers à fleur d'eau, en partie couverts de varechs, et que le reflux petit à petit découvre davantage. J'ai tout espoir d'y faire une bonne récolte de mollusques, mais ce sont toujours les mêmes, des pourpres et des littorines, plus rarement des patelles et des crabes cachés sous les varechs.

M. Bégin, charmé de l'apparence des pièces de gypse qu'on trouvait sur la grève lavées par les flots, aurait voulu en emporter plusieurs échantillons de forte dimension, pour figurer dans son musée, mais il aurait fallu en charger une charette ou tout au moins en lester une valise pour la rendre à peine transportable, force fut en conséquence de se rabattre sur des parcelles qui peuvent sans inconvénient prendre place dans la poche.

Dans l'après midi, nous montons en voiture, M. Bégin et moi, et nous nous rendons jusqu'à l'extrémité de la paroisse ; nous descendons là sur la grève à un certain endroit où se trouve un poste de pêche, mais nous ne trouvons absolument rien de nouveau. En revenant nous descendons de nouveau sur la grève à un endroit où un petit ruisseau forme une baie, et où des gens étaient occupés à leurs apprêts de pêche ; mais là aussi c'est la même pauvreté. J'examine avec soin ce petit ruisseau dans l'espoir d'y trouver quelques paludines, limnées ou autres, et je reviens tout joyeux avec la *Physa heterostropha* qu'on trouve partout d'ordinaire et qui était la première que je rencontrais ici. Je remarque que les individus étaient un peu plus petits que ceux des environs de Québec.

Comme nous étions à table pour le souper, entra un riche propriétaire de l'endroit, M. Nelson Arsenault, que M. Payette força à prendre place avec nous. Ce monsieur, très intelligent et de fort bon commerce, nous invita à aller prendre le dîner chez lui le lendemain, dans notre route de retour. Nous acceptâmes une si gracieuse invitation avec d'autant plus de satisfaction, que la course du Hâvre-aux-Marsoins au Bassin est un peu forte à faire sans arrêt ; mais M. Arsenault demeurant de l'autre côté du goulet, à plus de deux milles, ce qui nous resterait ensuite à faire de la route, ne serait pas trop fort pour nos bêtes.

Après le souper, nouvelle excursion, à la dune du sud, à plus de quatre milles ; nous avions espoir d'arriver à temps pour l'arrivée des barges de pêche à cet endroit, et je comptais,

quant à moi, sur la chance de rencontrer peut-être sur cette grève d'autres coquillages que ceux déjà trouvés. Mais nous étions partis trop tard ; à notre arrivée nous rencontrons les pêcheurs qui s'en retournent à leurs demeures, après la préparation de leur poisson. C'était particulièrement le maquereau que l'on avait pêché, et sans être extraordinaire, les pêcheurs nous dirent avoir fait une pêche satisfaisante.

Tel que convenu la veille, nous partons ce matin, vendredi 9 août, après le déjeuner, pour aller dîner chez M. Arsenault. Comme nous sommes trois voitures à traverser au bac, M. Payette revenant avec nous jusqu'à l'Étang-du-Nord, le passage nous retarde assez longuement.

M. Arsenault a fixé sa résidence au milieu de ses propriétés, assez loin du chemin et sans avoir vue sur celui-ci. Vaste demeure, avec toutes ses dépendances, isolée au milieu des champs, près d'un étang ou de nombreux volatiles, oies, canards, outardes prennent librement leurs ébats, il nous fait l'idée de ces anciens patriarches se suffisant à eux-mêmes avec le nombreux personnel de leurs serviteurs pour la culture de leurs terres et la garde de leurs troupeaux, aussi, grâce à son intelligence et à son énergie, est-il parvenu à s'assurer une heureuse aisance, vivant en paix avec sa nombreuse famille, dans un confort très convenable.

Je parcours les prés et les broussailles du voisinage à la recherche de nouvelles conquêtes, mais sans résultat pour les coquilles, je ne prends que quelques hyménoptères qu'on rencontre partout.

(A suivre.)